

quente et un statut social important). Au terme de cette étude, on ne peut qu'être convaincu par la théorie sous-jacente de Nappa : les relations sociales semblaient bien jouer un rôle central dans l'identité masculine des membres de l'élite romaine durant le Haut-Empire, du moins dans les *Satires* de Juvénal. Un petit bémol cependant : l'historiographie sur laquelle Nappa s'appuie ou qu'il réfute de temps à autre est malheureusement presque exclusivement anglophone (seule une quinzaine de références bibliographiques sont dans une autre langue que l'anglais). Pour ne citer que quelques exemples francophones, les travaux de Florence Dupont et Thierry Éloi ou encore ceux de Catherine Baroin sur la/les masculinité(s) romaine(s) auraient apporté à l'auteur d'autres éclairages. Il n'en reste pas moins qu'il s'agit là d'un ouvrage essentiel pour les études de genre dans l'Antiquité romaine. Héloïse MALISSE

Moïra CRÉTÉ (Ed.), *Discours et systèmes de représentation : modèles et transferts de l'écrit dans l'Empire romain*. Besançon, Institut des Sciences et Techniques de l'Antiquité, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2016. 1 vol., 338 p. Prix : 27 €. ISBN 978-2-84867-558-9.

Ce volume regroupe les actes de deux colloques organisés à l'Université de Nice Sophia Antipolis en septembre 2009 et décembre 2010, où historiens et littéraires étaient réunis pour étudier les pratiques et les usages de l'écrit dans les sociétés anciennes. Les contributions ont été regroupées en quatre volets : intertextualité épigraphique ; intertextualité littéraire ; intertextualité : littérature et épigraphie ; textes, formes et espaces : l'écrit mis en scène. Une conclusion par Stéphane Benoist (« Discours impérial et rhétorique de l'éloge, art oratoire et culture de l'écrit dans le monde romain », p. 327-338) reprend les principaux enseignements que l'on peut tirer des contributions précédentes. Ces entrées indiquent que le versant historique de ces études repose pour une bonne part sur l'épigraphie, mise en relation avec la production littéraire. C'est un des premiers enseignements que l'on peut tirer, si besoin était, de cette série d'études : la culture de l'écrit dans les sociétés antiques repose pour une large part sur l'omniprésence des inscriptions avant d'être une expérience littéraire. C'est un point important qu'il faut sans cesse rappeler pour bien situer la notion même d'écrit. – Au titre de l'intertextualité épigraphique, S. Benoist (« Identité(s) du prince et discours impérial, l'exemple des titulatures, de Sévère à Julien », p. 17-37) fait une revue des usages en matière de titulature impériale au cours des III^e et IV^e siècles ap. J.-C., insistant sur les permanences et les inflexions, qui traduisent la conception que l'on peut se faire des valeurs et des vertus impériales. L'affirmation de plus en plus marquée d'une fonction inscrite dans la durée, en lien avec l'idée d'éternité de la cité, semble un fait saillant de cette histoire. Le règne des Sévères marque également un renouvellement de la conception du régime instauré par Auguste à travers l'apparition de la nouvelle désignation *dominus noster*, destinée à triompher au seuil de l'Empire devenu chrétien. M. Christol (« L'affirmation de la gloire : la légitimation du pouvoir de Septime Sévère dans l'épigraphie », p. 39-70) étudie la manière dont on peut parler du prince dans un cadre institutionnel et nous rappelle que la pratique de la titulature ne peut se comprendre qu'en rapport avec un moment donné. La notion même de « titulature » requiert des précautions car il est

nécessaire de distinguer les différentes formes de documentation sur lesquelles l'analyse porte : le contexte de rédaction de chacune peut infléchir les normes mêmes du discours. Un second article du même auteur (« La légitimité de Constantin aux premiers temps de son pouvoir : inscriptions, monnaies, panégyriques », p. 71-101) passe en revue les différentes formes de documentation écrite qui constituent les témoignages de la vie politique et institutionnelle ; ce très riche relevé nous confronte à la profusion de l'écrit sous toutes ses formes (y compris les plus sommaires que sont les bornes milliaires) dans la culture de l'empire romain. Les noms comme les titulatures sont présents partout, envahissent l'espace et les formulations qu'ils expriment traduisent une réalité complexe et mouvante. Pour clore ce premier volet épigraphique, M. Aberson (« L'implicite et l'explicite dans les inscriptions dédicatoires (République-Empire) », p. 103-119) procède à une analyse linguistique et formelle fine de documents épigraphiques célébrant un don ; il s'intéresse en particulier aux codes sociaux et institutionnels qui, du point de vue du lectorat, peuvent justifier le caractère implicite d'une formulation, l'implicite étant *a priori* possible lorsqu'il ne peut y avoir d'ambiguïté sur le sens du texte. Sa conclusion, bien qu'elle ne puisse développer cet aspect, met toutefois en évidence l'existence de documents où l'implicite est porteur de problèmes d'interprétation. – Le volet sur l'intertextualité littéraire s'ouvre sur une figure représentative de son temps, le rhéteur Aelius Aristide (L. Miletti, « Usage et circulation de l'écrit parmi les néosophistes. Le cas d'Aelius Aristide », p. 123-138). Ce personnage constitue une fois de plus un cas d'étude exceptionnel car, comme le rappelle Miletti, « à cause de sa nature égocentrique et entièrement consacrée à l'observation – sinon à la contemplation – de lui-même, [il] s'avère être pour nous la source la plus riche d'information sur sa propre méthodologie d'écrivain, de rhéteur et d'homme de culture en général, ainsi que sur sa vie passée en compagnie de ses songes mais surtout de sa bibliothèque et de ses "produits de l'écriture" ». Nous proposons de nuancer ce jugement en lui opposant la figure de Galien de Pergame qui, de tous les auteurs grecs, a transmis les écrits et témoignages les plus étendus sur son activité d'auteur. L'analyse, qui se fonde sur le commentaire de passages des *Discours sacrés*, met bien en évidence la manière dont Aristide menait son activité d'orateur et la relation qu'il entretenait avec ses propres écrits. M. Ribreau (« Le débat contradictoire, cadre énonciatif des "traités polémiques" d'Augustin », p. 139-156) étudie la manière dont le Père de l'Église, dans le cadre de sa lutte contre les hérésies, transmet par écrit une pratique orale, dans le cadre énonciatif du débat contradictoire, au lieu de se livrer systématiquement aux formes plus classiques que sont le discours judiciaire, la lettre, le commentaire de texte ou le dialogue, formes auxquelles il peut également recourir. De fait, Augustin se livra à de tels débats publics, dont les échanges purent être recueillis par des sténographes ; ainsi, certains de ces textes ne sont pas des œuvres composées de toutes pièces mais les *monumenta* de discussions effectives. L'étude montre que l'évêque d'Hippone pouvait adapter la forme de ses écrits aux circonstances mêmes dans lesquelles le débat avec ses adversaires se déroulait. M. Faure-Ribreau (« De la scène au *volumen* : Quintilien lecteur de la comédie romaine », p. 157-179) s'intéresse à la place que le professeur de rhétorique peut accorder à la lecture de la comédie dans l'apprentissage comme dans la pratique de l'éloquence. Cette réflexion offre notamment quelques remarques intéressantes sur les notions de *persona* et de *decorum* dans le contexte

culturel et philosophique romain, dénotant l'influence exercée par Cicéron sur Quintilien. Est ainsi confirmée l'influence du philosophe, qualifié de « maillon indispensable », sur le théoricien de l'art oratoire. L. Lefebvre (« L'historien antique face à ses sources : Eusèbe de Césarée lecteur de Flavius Josèphe », p. 181-188) illustre l'un des processus majeurs de l'écriture de l'histoire dans l'Antiquité, « à savoir la reprise et la resémantisation perpétuelles de textes antérieurs ». Ici, l'historiographe chrétien remanie un passage de la *Guerre des Juifs* de Flavius Josèphe condamnant les crimes de Néron. – Les liens entre littérature et épigraphie donnent lieu à trois études. E. Valette (« De la commémoration rituelle des morts au recueil poétique : l'écriture des *Parentalia* d'Ausone », p. 191-219) montre comment les compositions du poète latin du IV^e siècle traduisent la persistance d'un modèle de poésie qui se présente à la fois comme du chant et de l'écriture, mêlant références à la voix et à la matérialité du texte : l'usage d'inscriptions fictives est une caractéristique notable de l'inspiration élégiaque latine, qu'Ausone exploite pour s'inscrire dans la tradition antérieure comme pour s'en démarquer. A. Hostein (« Panégyrique et épigraphie. Observations sur le *Panégyrique latin* VIII (5) », p. 221-239) revient sur une pièce d'un corpus généralement négligé, celui des discours encomiastiques rédigés en milieu gallo-romain à la fin de l'Antiquité : le discours retenu pour l'analyse des relations entre formulaires épigraphiques et rhétorique épideictique concerne la cité d'Autun (*Augustodunum*), capitale des Éduens, sous le règne de Constantin (311 ap. J.-C.) et permet de tracer quelques caractéristiques formelles de la « littérature administrative » qui connaît alors un développement considérable. Moïra Crété (« La topique de l'*Elogium* dans les hommages publics », p. 241-257) s'intéresse à l'empreinte rhétorique qui inspire la rédaction des hommages publics sous forme lapidaire (gravés généralement sur les bases de statues) à partir du III^e siècle ap. J.-C., largement influencée par la topique théorisée au cours de la période de la Seconde Sophistique. – Le dernier volet, qui s'intéresse à la mise en scène de l'écrit, propose trois études illustrant de manière très précise la matérialisation de l'écrit dans l'espace romain : Nicolas Mathieu (« Couples et familles dans les monuments funéraires des contrées gallo-germaniques : quelques remarques à propos de la relation entre texte(s) et image(s) », p. 261-276) ; S. Orlandi (« Discorsi su pietra : qualche osservazione su forma e contenuto », p. 277-294) ; S. Lefebvre, « Pline le Jeune et l'épigraphie : témoignages sur la place de l'écrit dans l'espace civique », p. 295-323). Ils nous rappellent à quel point les mondes grec et romain ont été des civilisations de l'épigraphie. Ce fait nous invite à porter sur la notion même d'écrit et de littérature un regard qui ne peut se limiter aux textes transmis par la tradition manuscrite. – Le tout s'achève sur l'analyse synthétique de S. Benoist (« Discours impérial et rhétorique de l'éloge, art oratoire et culture de l'écrit dans le monde romain. Quelques remarques conclusives », p. 327-338). – On aura compris que cet ouvrage fait la part belle à l'épigraphie et à l'écriture administrative ou institutionnelle même si sa seconde partie présente peu de liens avec de tels enjeux. C'est peut-être l'une des faiblesses de cette collection d'études : quatre d'entre elles, malgré leur indéniable intérêt, ne semblent pas trouver leur place au sein de cet ensemble. La notion d'intertextualité est de fait exploitée ici sous des registres qui renvoient à des pratiques et des contextes qui ne sont pas de même nature. On peut penser qu'elle ne constitue pas un fil directeur suffisamment rigoureux, à moins de bénéficier d'une définition conceptuelle préa-

lable, pour permettre tous les regroupements. La question des modèles et des transferts de l'écrit, telle qu'annoncée dans le titre, est en revanche assez bien couverte, sous ses différentes facettes, par ce recueil. Mais on reconnaîtra qu'il s'agit d'un enjeu susceptible de recouper un champ très vaste des études sur l'Antiquité. Dans ces conditions, il paraît assez difficile de porter un jugement d'ensemble sur les travaux réunis, dont on ne doit pas pour autant s'interdire de reconnaître la précision, chacun sur le domaine qui est le sien. L'ouvrage ne sera sans doute pas lu dans son intégralité par un même lecteur mais les lecteurs pourront y trouver, au gré de telle ou telle contribution, une documentation et des analyses fines en lien avec les travaux qui sont les leurs.

Frédéric LE BLAY

Catalina BALMACEDA, *Virtus Romana. Politics and Morality in the Roman Historians*. Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2017. 1 vol. 16,5 x 24 cm, 312 p., ill. (STUDIES IN THE HISTORY OF GREECE AND ROME). Prix : 45 \$. ISBN 978-1-4696-3512-5.

Professeur associé à la Pontificia Universidad Católica du Chili, C. Balmaceda est spécialiste de l'historiographie romaine en général, et de Velléius Paterculus en particulier. La synthèse qu'elle propose ici sur la notion de *uirtus Romana* se distingue des études antérieures sur le même sujet (W. Eisenhut, M. McDonnell *et al.*) en ce qu'elle ne privilégie pas l'approche lexicologique et sémantique (même si les relevés d'occurrences sont une étape préliminaire importante à la base de son travail), mais se focalise sur un genre littéraire déterminé (l'historiographie) dans une perspective diachronique (de Salluste à Tacite en passant par Tite-Live et Velléius). Elle relève par conséquent davantage de l'histoire des idées morales et politiques (les deux étant indissociablement liées à Rome) que de l'anthropologie. Elle s'inscrit à ce titre en parfaite complémentarité avec les autres travaux précités. Son objectif est de montrer comment l'évolution du régime politique de la fin de la République au Principat antonin, et le positionnement éthico-politique des auteurs face à ce processus, ont influé sur leur définition et leur représentation de la *uirtus*. L'introduction commence par rappeler les principaux traits distinctifs de l'historiographie romaine (importance de la rhétorique, souci de *delectare* et de *mouere* autant que de *docere*, visée d'exemplarité morale), avant de souligner la centralité du concept de *uirtus* dans la problématique historiographique latine et d'introduire les différentes parties de l'ouvrage. Le chapitre premier se situe en amont des quatre auteurs précités et sollicite principalement Cicéron. Il est axé sur la question de l'extension sémantique de *uirtus*, de son sens étymologique de *uirilitas* à une acception morale plus large proche de l'*arété* grecque. L'auteur s'attache à montrer que le terme de *uirtus* s'est élargi pour ainsi dire naturellement et de façon immanente de la notion de « courage » à celle de « valeur », plutôt que sous l'influence directe et extérieure de la conception grecque de l'*arété* : comme le montre une étude attentive des occurrences du mot chez Caton, Plaute et Térence, c'est parce que *uirtus* avait déjà en latin cette acception élargie qu'elle a absorbé à la fois les sens respectifs d'*andréia* et *arété* sans qu'il soit besoin de forger un terme spécifique pour traduire cette dernière. L'influence hellénique sur la définition du concept est postérieure à ce processus et a surtout permis sa rationa-